

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Une nuit blanche

Claudine Paquet

Volume 43, Number 2 (252), May 2001

L'expérience mystique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32747ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paquet, C. (2001). Une nuit blanche. *Liberté*, 43(2), 191–195.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## Une nuit blanche

Claudine Paquet

La neige s'est accumulée rapidement durant la journée. Les flocons dessinaient un turban blanc sur la tête des passants. Quelques étoiles givrées s'accrochaient aux cils et aux barbes, d'autres s'aventuraient jusqu'aux épaules ou tombaient au sol. Foulées par les pneus des voitures, elles brunissaient et perdaient leur pureté.

Voir virevolter des brins d'ouate m'a toujours fascinée. J'aime les arbres coiffés d'un chapeau laiteux, les toits écumeux des maisons et les routes de campagne se métamorphosant en longs serpentins immaculés.

Malgré l'obscurité de l'autre côté de la fenêtre, la neige donne à la nuit naissante une teinte rosée. Il est minuit et pourtant, le temps est clair. Des milliers d'étoiles s'allument dans les flocons jonchant le sol.

Amoureuse des nuits d'hiver après les tempêtes, je m'emmitoufle de pelures de vêtements et enfile mes bottes doublées. L'air frôlant mes joues a l'odeur froide de décembre. Je remplis ma pelle de plumes blanches qui s'envolent au vent lorsque je les pousse au chemin.

Une fois ma galerie déblayée, je remonte mon capuchon et arpente la rue déserte. La charrue m'a tracé une rue blanche et dure. Mes pieds dérapent parfois sur les flaques luisantes de la rue principale. J'emprunte ensuite les ruelles éclairées par les lumières de Noël. Quelques sapins veillent toute la nuit tandis que d'autres ont déjà fermé leurs yeux multicolores. Des guirlandes d'ampoules blanches bordent les balcons comme une dentelle illuminée. À quelques reprises, des veilleurs éteignent avant d'aller dormir.

Outre le grondement lointain de la charrue, la nuit est d'une beauté saisissante. Je dédie ma promenade à l'hiver et à la plénitude. Après plus d'une heure de marche, j'entre dans un café ouvert 24 heures par jour. À ma grande surprise, plusieurs clients y sont attablés. L'odeur capiteuse du café est un autre délice à mon escapade.

Près de moi, des chauffeurs de camions de déneigement, tête plongée dans leur journal, échangent quelques mots. Au moment où je paie l'addition, l'un d'eux, grand et costaud, se lève et me rejoint à la caisse. Il a un visage carré. Des cheveux noirs très courts effleurent un cou robuste. Dans ses yeux, la nuit noire et brillante. Si mes doigts touchaient son visage, ils s'aventureraient sur la peau rêche de ses joues. De sa bouche lippue émerge une voix gutturale prononçant un au revoir.

Nous sortons ensemble du restaurant. J'ignore pourquoi je lui parle :

- Vous êtes chauffeur de charrue ?

Surpris, il me répond :

- Oui.

- Vous aimez ce travail ?

- Oui, j'adore ça. La route m'appartient et la nuit aussi.

- ... il fait super beau, hein ? ... vous aimez la nuit ?

- Oui, pour sa tranquillité.

Il me fixe et fronce les sourcils.

- Dites donc, c'est vous qui vous promenez depuis un bon bout de temps dans les ruelles ?

– Oui, moi aussi j’adore la nuit. Surtout après une tempête de neige. Le climat, l’odeur. Le silence aussi.

– Vous voulez voir la nuit du haut d’un camion ?

– Quoi ?

– Vous voulez monter ?

– Non, merci.

Que lui prend-il de m’inviter comme ça ? Je refuse mais l’envie soudaine du risque se fait sentir.

– Vous avez le droit de faire monter quelqu’un à bord ?

– Non.

– Et vous le faites quand même ?

– Je ne l’ai jamais fait. Mais vous avez l’air intéressée alors, je vous l’offre. Comme vous voulez !

À bord du camion, je suis une fillette impressionnée par les gros chars. Nous dominons les ténèbres du haut de cet engin bruyant. Les doigts ronds du conducteur poussent un disque compact dans le lecteur. *Les Quatre Saisons* de Vivaldi emplissent soudainement l’habitacle. Il ne dit rien, attentif à ses manœuvres.

Les roues s’agrippent à la neige sans le moindre dérapage. L’homme, tuque calée sur le front, fixe la route. Nous sommes muets. De toute façon, nos mots se perdraient entre le bruit du moteur et les instruments de musique. L’instant est magique.

Après une heure, il tourne en direction de la grande côte du rang Boisy. Je me trouve idiot de d’être là, près de cet inconnu, isolée du monde.

– Mais, où allez-vous ?

– Une surprise.

Ne constatant aucune méchanceté dans sa voix, j’ose lui faire confiance. Il monte au sommet de la pente, immobilise son camion puis recule et se stationne face à la côte.

– Vous avez froid ?

– Non, pas du tout. J’ai même chaud.

Sa main ferme le contact. Le moteur se tait enfin. Devant nous, la vue est imprenable. Un étroit chemin blanc bordé de sapins majestueux. La tête enneigée des arbres et les quelques lumières offrent un spectacle unique. La beauté silencieuse incite à la contemplation.

Mon voisin s'agite, se retourne et ouvre un boîtier noir. Sa main saisit l'instrument. Une forte vibration me secoue lorsque l'archet touche les cordes. Le chant triste du violon m'émeut. M'attriste et m'emporte à la fois. Fixant le paysage, il joue comme un maître. Envoûtée, je goûte chaque note. La musique m'ensorcelle. Mes yeux voyagent entre le tableau neigeux et le virtuose. Cet inconnu pourrait faire de moi ce qu'il veut. Je n'ai plus d'emprise sur mon être. Et si son manège était un tour de charme ?

Après quelques pièces, il range son violon et démarre le camion. Nous quittons lentement ce lieu sacré.

– Je joue pour éloigner les mauvais esprits, me dit-il.

Stupéfaite, je n'ajoute rien. L'impression d'être dans un autre siècle.

Les grosses roues dévorent la neige et se dirigent jusqu'au café.

– Voilà, l'excursion est terminée.

Il affiche un sourire authentique. Ses yeux noirs pétillent.

– Je suis vraiment enchantée. Moi qui n'aime ni l'auto, ni le bruit, j'ai adoré ma balade. J'avais l'impression de dominer la nuit et d'être à l'abri de tout dans mon char d'assaut. C'est fou, non ?

– Pas du tout. C'est tout à fait ça.

– Et le violon, c'était magnifique.

– Merci.

Je réussis à ouvrir la lourde portière et sors du véhicule.

– Bonsoir et merci.

– Bonsoir.

Au moment où je ferme la porte, une carte d'affaire tombe sur la neige. Je la saisis. *Paul Sirouy, violoniste, Orchestre Symphonique de Québec.*

Je reste immobile dans la nuit blanche en regardant s'éloigner la charrue grondeuse.

Je ne dors pas de la nuit.